

INFORMATIONS

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE"

STALAG V.B

VILLINGEN

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN
C.C.P. : Paris 4.841-48 PARIS 9^e - TEL. TRI. 78-44, 78-45Rédacteur en chef :
H. PERRON

N° 29. — MAI 1950

Prix du numéro :
15 francs

Quelques mots...

d'André Chanu

On me demande d'écrire quelques mots. Volontiers.

M'en voudrez-vous s'ils sont farouchement optimistes et joyeux ?

En pensant à ce journal, je ne puis qu'évoquer tous les camarades et les conditions dans lesquelles nous vivions ensemble.

Aujourd'hui, quelles que soient les difficultés présentes, individuelles ou collectives, nous vivons dans nos foyers, dans un coin d'où nous pouvons partir.

Les miradors sont devenus des fenêtres de voisins et on peut fermer les volets à volonté.

Les passages cloutés pourraient, à la rigueur, rappeler les barbelés, mais, avec moi, vous avez remarqué que la pointe était soigneusement fichée en terre.

Les cris des feldwebels ont été remplacés par les folies sonores de notre Radiodiffusion Française, et avouez que, bien que fort critiquée, elle est plus agréable.

Le travail ? Eh bien ! nous avons le droit de grève — on s'en est rendu compte — et

nos salaires, si insuffisants soient-ils, permettent plus de fantaisie que les marks de camp.

Nos fêtes ? Loin de moi la pensée de mépriser ce qui nous a enchantés ; pourtant je préfère, à ses imitateurs, la centenaire Mistinguett, la malingre Piaf ou un Fresnay un peu compassé.

N'est-ce pas que j'ai raison et que la vie est belle, et que, tout au long de la route, il faut en cueillir les fleurs pour les respirer avec une joie intense.

Alors, pas de visages constipés, mais des faces souriantes et ouvertes : si tu veux que la vie te sourit, commence par lui sourire.

Et puis l'habitude de sourire donne aux rides une place qui n'abîme pas un visage.

Camarade du VB

AS-TU ENVOYE TA PHOTO D'IDENTITE pour la carte d'ancien combattant ?

(Les camarades de Paris et la Seine peuvent faire parvenir cette photo (4x3) à l'Amicale, mais ceux de province sont priés de l'adresser directement à l'Office Départemental des Anciens Combattants du chef-lieu de leur département, en indiquant au dos, le nom, le prénom, l'adresse et le Stalag.)

Si tu es blessé de guerre, as-tu envoyé copie certifiée conforme de ton certificat d'origine de blessure ?

Il ne faut rien négliger pour obtenir ton dû.

Le livre souvenir

Ne vous désespérez pas. Il va lentement mais sûrement. Peut-être sortira-t-il vers la mi-juin. Nous espérons ne pas dépasser cette date, et vous donner enfin un livre de vacances.

Mais, au fait, toi qui lis cet article, as-tu commandé ton bouquin ? N'oublie pas que ce livre est vendu au bénéfice de la caisse d'entraide, donc à ton bénéfice. Tu peux sacrifier six paquets de gauloises pour venir en aide aux camarades déshérités.

Tu sais, les temps sont durs, la misère est partout et nous sommes bien souvent tapés. Mais jamais on a frappé en vain à notre porte. Nous donnons peu, peut-être, mais nous donnons. Pas l'aumône, non ! Nous aidons nos camarades. Car, vois-tu, une aide financière placée au bon moment sauve peut-être une vie. Et

vraiment, ce n'est pas la peine d'avoir tenu cinq ans dans un enfer pour venir, en l'an de grâce 1950, mourir de faim devant des étagères débordantes de bonne chère.

Ne crois pas, mon camarade, que ce tableau est poussé à l'extrême, pour les besoins de la cause. Des lettres sont à ta disposition. Tu peux les consulter et tu jugeras.

Nous sommes tous solidaires, comme au camp. Là-bas, nous luttons contre l'Allemand, ici, nous luttons contre la vie. Et la vie c'est une belle garce qui ne se laisse pas facilement vaincre. Mais notre entraide doit mettre en dérouté la misère, cette vieille sorcière. A nous tous, unis, nous vaincrons.

Notre livre souvenir est chez l'imprimeur. La composition est commencée. A toi de nous apporter ton obole. Le prix : 350 fr., ne t'effraie pas. C'est le prix ordinaire d'un livre romancé. Mais, en envoyant ta commande, tu fais une bonne action.

En même temps, n'oublie pas d'adresser ta cotisation 1950. Elle aussi sera la bienvenue.

Merci, mon camarade.

H. Perron.

FRATERNITE DU BARBELÉ

Il y a deux, trois ans, à pareille époque, il était facile de reconnaître parmi la foule, au hasard des fêtes, des spectacles, du stade, les anciens prisonniers. Presque tous arboraient fièrement l'insigne des A.P.G., le traditionnel barbelé.

Maintenant, il se fait rare. Je sais que c'est souvent par négligence ou par oubli, mais le fait est là : on en voit beaucoup moins cette année.

Pourquoi en est-il ainsi, camarade ? ce barbelé c'est notre ralliement. Certes, ce n'est pas tout de porter le « Barbelé ». Il faut en être digne : le « Barbelé » oblige ; il faut en soi-même porter la fraternité, l'unité de là-bas ; il faut s'efforcer de réaliser de façon concrète, effective, l'esprit prisonnier.

Porter l'insigne, c'est indiquer qu'on ne se réfugie pas dans l'anonymat facile de la foule, qu'on ne retourne pas à l'esprit égoïste actuel, à sa caste, mais qu'on reste fidèle à l'esprit fraternel des camps, et que, riches des dures expériences de la captivité, nous sommes les vrais ouvriers du renouveau français.

Il faut que naisse, continue et se développe la généreuse et fraternelle franco-maçonnerie du « Barbelé ».

Allons, camarades, portez fièrement notre insigne, et, puisqu'en acceptant les premiers le combat contre l'ennemi, nous sommes devenus ceux des « barbelés », restons-en dignes.

A. Chabert,

Délégué de l'U.N.A.C. pour l'Isère.

Pêle-Mêle

(Suite)

Un jour, il avait plu, je tirais sans conviction le passe-partout sur un beau tronc de sapin avec un indigène comme partenaire. Histoire de faire une pause, il me dit en montrant l'arc-en-ciel : « Auch so in Frankreich ? » (traduisez : « Avez-vous cela aussi en France ? »).

Je lui répondis avec mon plus grand sérieux, joignant le geste à la parole : « Oh oui, mais dans l'autre sens » (c'est-à-dire les pointes de l'arc en haut).

Cette blague fit le tour du village.

Plus tard, nous avons appris que, d'après la convention de Genève de 1929, sur le traitement des prisonniers de guerre, les sous-officiers ne pouvaient être astreints au travail. Nous avons aussitôt écrit au commandant du camp que nous refusions de travailler.

Voici textuellement ce qui nous fut répondu, en français : « Oui, c'est entendu, on ne peut pas vous obliger à travailler, mais on ne peut pas non plus vous conserver à ne rien faire. Le camp est trop petit pour vous recevoir. Si vous maintenez votre demande, on vous enverra dans un camp spécial en Prusse Orientale. »

Nous savions déjà qu'il s'agissait d'un camp de reprisailles pour sous-officiers réfractaires au travail. Nous avons patienté.

On parlait toujours de libération et nous n'étions pas loin de la France pour l'éventuelle évacuation.

En effet, quelque temps après, un camarade qui avait été muté comme interprète dans un gros Kommando voisin, Alsacien qui avait refusé d'opter, tente la « belle » et la réussit après être resté cinq jours et cinq nuits à Singen,

à la frontière suisse, dans un wagon de charbon.

Une fois de l'autre côté, il envoya une carte-postale à ses anciens patrons, et, plus tard, il nous expédia l'itinéraire dans le gâteau d'un colis.

Toutes les tentatives ultérieures échouèrent. Il faut conter quand même l'une d'entre elles.

Nos gardiens jusqu'ici avaient été assez gentils et tout se passait à peu près bien lorsqu'il nous arrive un wachmann, nazi convaincu, qui veut mener à la baguette prisonniers et patrons.

Plus de main dans les poches, la marche au pas, les souliers cirés pour aller dans le fumier, etc. Nous adoptons la cadence du pas de chasseur pour l'entendre souffler derrière, nous qui avions perdu chacun une vingtaine de kilos. Il trouve cela très bien et ne devine nullement notre plaisanterie.

Près des paysans, même discipline. Ils doivent nous accompagner le soir au Kommando. Mon patron, dont le travail n'est jamais terminé, ne peut distraire de la famille que l'un des plus jeunes enfants pour m'accompagner. La petite Ida, 4 ans, que je tiens par la main ou dans les bras, est donc désignée pour me surveiller jusqu'à la baraque et ne veut pas me quitter tant que je ne lui ai pas donné un biscuit ou un doigt de chocolat. Je goûte avec plaisir le jaune sourire de notre gardien à mon arrivée dans cet équipage. Avec mon plus grand sérieux, je dis encore à la petite fille : « Dis « Heil Hitler ! » au wachmann, il te donnera un bonbon. »

4049 V B,
Kdo 13022.

(Voir la suite page 4)

Adhérent du VB

AS-TU PAYE TA COTISATION ?

N'attends pas le recouvrement par mandat-carte, trop onéreux pour toi et pour l'Amicale.

Ce journal ne te coûte rien.

Pourquoi ne paies-tu pas ta cotisation ?

Alors, vite au bureau de poste :
Amicale V B : 200 fr. minimum.

FIN MAI, toutes les cotisations doivent être rentrées.

Pas de retardataires.

L'Amicale combat pour ta cause.
A toi de l'aider.

AS-TU PENSE

à ceux qui souffrent ?
à nos veuves, à nos orphelins,
à nos malades...

Weingarten, cure de repos

29 juin 1942- 23 août 1942

Après deux mois de séjour, il est grandement temps de quitter l'hôpital de Weingarten.

Un hôpital cela ? Laissez-moi rire et songez seulement qu'un malade entré un lundi n'est vraiment examiné que le mardi ou le mercredi de la semaine suivante. Faut-il parler du régime ? débilitant au possible. Il faut avoir connu les fameux « repas » dans la vaste salle du réfectoire, où les prisonniers avaient le temps de s'extasier devant les débris d'os, de nerfs, sans compter tout ce que l'on ne peut pas identifier.

Découvre-t-on un minuscule morceau de viande mangeable, le bénéficiaire ne manque pas de l'exposer à tous les regards. C'est une chose si rare !

Les médecins allemands prétendent que c'est là un régime reconstituant. Il faut avouer qu'ils ne sont pas difficiles.

Cure de repos. Certes, mais sur des paillasse infectes où s'étale la plus honteuse des vermines. Dans les chambres, cela n'est pas tenable ; il faut aérer, aérer toujours, aérer encore, et, malgré toutes les précautions, des odeurs nauséabondes continuent de flotter dans l'atmosphère lourde de ces journées d'été.

Je revois encore toute la série de ces pyjamas réunis autour de la table : c'est à qui discutera le plus. Cette bataille de cartes est vraiment émouvante et ne prendra fin que lorsque le partenaire aura complètement épuisé son « Lagergeld ». Il ne s'arrêtera pas là et, malgré tout, la passion du jeu étant la plus forte, c'est dans le paquetage qu'il va puiser pour continuer la partie bien compromise. C'est l'énergie du désespoir.

L'aumônier de l'hôpital, le R.P. Gossard, un Rédemptoriste de Mémilmontant, possède un logement vraiment tout ce qu'il y a de mieux : chambre particulière avec

bibliothèque. Seul inconvénient : il est obligé, chaque matin, de replier son lit pour mettre en place un autel portatif, nécessaire pour sa messe quotidienne. Je suis devenu son servent fidèle et, le soir, j'assiste, avec un groupe de camarades, à ses conférences pleines d'enseignements. Dans la cour du Lazarett, les prisonniers vont et viennent, tels des automates ; certains jours, cela prend même les allures d'une petite Cour des Miracles, à en juger par le nombre imposant des éclopés.

10 heures du matin : la visite du docteur allemand va commencer. La longue théorie des malades défile dans la salle d'attente. Le « doktor » a la spécialité de soigner les prisonniers, à sa façon évidemment. Le voilà qui s'écrie, en palpant la poitrine ou les abdominaux du patient :

« Vous êtes fort comme un lion, Monsieur, je crois que vous pouvez travailler. »

La consultation terminée, le surnom va lui rester.

« Alors, c'est demain que tu passes devant le lion ? », s'écrie, gouailleur, mon camarade de lit.

Hélas ! oui, j'ai déjà envisagé de boucler ma valise, car je sais que sa décision est sans appel.

L'esprit du prisonnier est et restera toujours inventif. Certains n'ont rien trouvé de mieux que d'installer dans la cour, sous un minuscule hangar, des fourneaux improvisés ; des boîtes de conserve tiennent lieu de casseroles.

Bientôt il s'éleva une vapeur chaude de tous ces plats qui mijotent. Il y a là des nouilles, des macarons, et on y trouve, comme ce fut le cas pour moi, des billets de mille une fois que l'eau les a ramollis. On devine ma surprise agréable ce matin-là où je fus amené à faire cette découverte.

Ernest Barrière,

(Voir la suite page 4)

Les contrats en général et le contrat de société en particulier

On appelle convention l'accord de deux ou plusieurs personnes dont la volonté se réunit pour produire un effet de droit. Le contrat est la convention qui a pour objet la création d'une obligation. L'obligation est un lien de droit qui nous astreint, envers une ou plusieurs personnes, à donner, à faire, ou à ne pas faire quelque chose. L'élément essentiel du contrat est l'accord des volontés, le consentement. Je suis propriétaire d'une maison; je veux la vendre; vous voulez l'acheter; nos deux volontés se rencontrent; il y a consentement. Par suite, le contrat est formé. Le consentement doit être libre, éclairé, exempt de vices. Le contrat serait nul si le consentement de l'une des parties avait été extorqué par la violence,

surpris par le dol, c'est-à-dire par des tromperies émanant de l'une des parties pour déterminer l'autre à contracter, ou encore s'il y avait eu erreur sur la substance, sur la personne (dans certains cas) et sur la valeur de la chose (seulement dans les cas de lésion). Un marchand me vend, comme étant en or, une chaîne en argent doré; la vente est nulle parce que j'ai été induit en erreur sur la qualité substantielle de la chose. Enfin, les parties qui contractent doivent être capables. Ainsi le contrat fait par un mineur en tutelle pourrait être annulé, s'il lui était préjudiciable. Le contrat peut avoir pour effet de produire une obligation à la charge d'une seule des parties, comme dans le prêt (il s'agit alors d'un contrat unilatéral), ou des obligations réciproques, à la charge de chacune des parties, comme dans la vente (on dit alors que le contrat est bilatéral ou synallagmatique). La Société est un contrat. Elle se forme par le concours de volontés des associés.

Par conséquent, la formation d'une société doit obéir aux règles générales de formation des contrats. Toutefois, la société est un contrat qui présente cet effet très particulier de donner naissance à une personne morale. Or l'apparition d'une personne morale, dans le domaine du Droit, pour être conforme au bon sens, doit être accompagnée de publicité. De telle sorte que la validité d'une société se trouve soumise non seulement aux règles des contrats ordinaires, mais en outre à certaines conditions de publicité. La publicité consiste en un dépôt des statuts et en une insertion. Lors de la constitution, il est donc toujours dressé un écrit, si-établi par chacun des associés; digérer l'acte de société contenant les statuts, les parties ont le choix entre la forme notariée et la forme sous-seings-privés. Il y a, dans un acte de société, des clauses essentielles en l'absence desquelles la société serait nulle. Il y en a d'autres qui ne sont pas absolument nécessaires et en l'absence desquelles la société serait néanmoins valable, mais qui sont très usitées. Les statuts doivent d'abord indiquer le type adopté. Ils mentionnent ensuite: L'objet de la société, c'est-à-dire l'entreprise ou les entreprises qu'elle se propose d'exploiter;

la raison sociale ou la dénomination de la société, sa durée; l'adresse du siège social; le montant du capital social, sa composition et la part du capital apportée par chacun des associés; la manière dont la société sera gérée; la répartition des bénéfices et des pertes; les clauses relatives à la dissolution et à la liquidation de la société. Les statuts, une fois rédigés et signés des parties, quelles sont les formalités à remplir? Il faut d'abord enregistrer l'acte de société. Après quoi, la société est définitivement constituée dans les rapports des associés entre eux. Mais elle n'a pas encore d'existence au regard des tiers. Il faut assurer sa publication: 1° par un dépôt des statuts au greffe du Tribunal de Commerce; 2° par l'insertion d'un extrait des statuts dans un journal d'annonces légales. Outre ces deux publicités, il en existe une troisième qui consiste dans la publicité par mention au Registre du Commerce.

C'est une formule courante de dire que les sociétés de commerce sont des personnes morales. Nous examinerons la prochaine fois les résultats pratiques qui découlent de cette idée de personnalité morale.
J. Négro,
Stalag XII B/F.

NOUVELLES...

Cinéma et poésie

L'Association des Etudiants Anciens Combattants et Victimes de Guerre (Secrétaire général: René Riché, 15, rue Soufflot, Paris, V) va présenter, dans les principales villes de France, des galas d'un intérêt exceptionnel. Sous le titre général: « *Vagabonds imaginaires* », le programme comprendra trois films d'une grande beauté, caractérisant chacun la vie et les rêves poétiques d'un grand visionnaire français: *Le Bateau Iure*, d'Arthur Rimbaud; *Les Amours Jaunes*, de Tristan Corbière; *Les Etoiles*, d'Alphonse Daudet.

Des commentaires subtils et émouvants précéderont la projection de ces films d'une formule nouvelle. Une discussion générale sur la valeur de ces essais cinématographiques terminera la soirée. Nous recommandons, à tous nos camarades, ces séances d'art dont le bénéfice permettra à l'Association des Etudiants Anciens Combattants:

- 1° d'aider ses adhérents les plus retardés par la guerre à terminer normalement leurs études malgré la pénurie, les charges d'un jeune foyer, la maladie; puis à trouver une situation à la mesure de leurs mérites et de leurs capacités;
- 2° d'assurer aux blessés et aux malades des hôpitaux militaires (parmi lesquels se trouvent des prisonniers) les moyens de se cultiver et de recevoir, dès l'hôpital, une formation professionnelle cor-

respondant à leurs possibilités physiques.

Au Sana Calmette

Notre camarade Galaubet, du IX C, nous adresse le compte rendu, — que nous insérons volontiers bien qu'il soit un peu tardif, — d'une heureuse initiative dont a été le théâtre le Sanatorium Calmette de Villiers-sur-Marne, où de trop nombreux anciens P.G. sont encore retenus par les soins nécessités par les suites de la captivité. Le mardi 14 mars 1950 restera gravé dans la mémoire des malades du Sanatorium Calmette, du moins, par ceux qui ont pu trouver place, car c'est dans une salle archi-comble et en présence du Médecin-Directeur et du représentant des A.C.P.G. de l'Aisne, que notre camarade Capoulade nous a présenté son gala de variétés.

Capoulade a réussi le tour de force de nous amener de Paris, une troupe de dix-neuf artistes, tous pleins de talent, et, parmi eux, deux vedettes de la radio: Jacques Dutailly et Germaine Fougier. Au piano d'accompagnement, notre charmante amie Michèle Clairys.

DEMANDES D'EMPLOIS

Veuve de camarade du XIII A cherche emploi de bureau ou similaire. Cas particulièrement intéressant, cette personne, ayant un enfant à charge, ne touchant encore aucune pension. S'adresser à l'U.N.A.C.

Camarade du XII A, ex-9566, Kommando 900, cherche situation dans bureau ou sur chantier, soit dans les Côtes-du-Nord ou l'Ille-et-Vilaine, soit

Entre nous

VILLEGIATURES

A louer, juillet, août: gde chambre meublée, confort; septembre: rez-de-chaussée villa, 3 gdes pièces princ., confort, vue sur la mer, à Hendaye. Tél. à Mènil, 74-39, à partir de 19 h.

RECHERCHES

VALENTIN Paul, 16, rue de l'Aiguillerie, Montpellier, ancien P.G. au Stalag XVII B, Kdo 1115 GW, Moosbirbaum (Autriche), déporté à Mauthausen, Block 12, le 25 janvier 1945, recherche ses camarades de Kommando: Lemy Georges, Tramway Jacques, Martin Paul, de Paris, pour obtenir des attestations comme quoi il a été déporté. Ecrire à Nicolas, A.D.P.G., 2, rue Stanislas-Pigeon, Montpellier (Hérault).

ROLANS Bernard, 31, rue du Petit-Musc, Paris (4^e), recherche BOULLAND Georges, et prie les camarades susceptibles de lui fournir son adresse de bien vouloir la lui faire parvenir.

PETITES ANNONCES

dans la région parisienne. Excellentes références de secrétaire-dactylo, comptable au courant des lois sociales, métreur et chef de chantier. Bonnes études secondaires; langues: allemand, notions d'anglais et d'italien. Ecrire: Jean Turrel, chez Mme Delaunay, 2, rue de la Haute-Borne, Compiègne (Oise).

Camarade du XVII B, Audot Joseph, chômeur sans secours depuis huit mois, forgeron de son métier, cherche place de manoeuvre ou de gardien dans usine. Faire offre à l'Amicale XVII B pour ce cas à secourir d'urgence.

Camarade du Stalag XVII B, Vasselun Georges, cherche emploi de manoeuvre, tous travaux, usine ou chantier. Cas très urgent. Faire offre à l'Amicale du XVIII B.

Officier, père d'un de nos camarades du II A, venant de donner sa démission, cherche poste de représentant sur le département de la Seine.

Tennenbaum Jacques, ex-I A I B, 12, rue DeFrance, Vincennes (Seine), cherche poste de représentant sur province (vêtement-confection de préférence). Dispose d'une voiture.

Consommateurs,

si vous désirez déguster un **Armagnac vieux authentique**

Trois Etoiles 455 fr.
Cinq Etoiles 620 fr.
Vieille Grande réserve 710 fr.

la bouteille
En caisses de 4, 6 ou 12
bouteilles composées à votre choix.

Remise de 3 % à nos adhérents. Paiement à la commande ou contre remboursement.

CAISSE RECLAME: 3 bouteilles 3 Etoiles + 1 bouteille 5 Etoiles.
Fr.: 2.300 franco

Maison BOUCHET-MOTHE
Fondée en 1877
B.P. 22, Vic-Fezensac (Gers)

OFFRES D'EMPLOIS

On demande des représentants en boissellerie. S'adresser à Moulière et Boissellerie du Montois, Donnemarie-Montois (Seine-et-Marne).

A VENDRE

Armoire frigorifique « Frigéco » L.M.T., semi-automatique, 130/200 litres. Vendue avec garantie. Ecrire à l'U.N.A.C.

L'U.N.A.C. A VOTRE SERVICE

L'U.N.A.C. est toujours à la disposition de nos camarades, pour les achats dont ils peuvent avoir besoin, de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h. Voyez notre magasin-exposition, renseignez-vous.

Nous pouvons vous procurer aux meilleures conditions tout ce dont vous avez besoin en matière de linge de corps, layettes, habillements de grossesse, bas et chaussettes, vêtements imperméables, linge de maison, parfumerie, confiserie, livres, jouets, orfèvrerie, etc... En vue des vacances proches, vous trouverez à l'U.N.A.C. un assortiment complet de chemisettes, shorts, maillots, sandales pour vos enfants... et pour vous-mêmes. Camarades de province, nous pouvons vous adresser une nomenclature détaillée de ce que nous avons en magasin et que nous vous expédierons vos commandes contre remboursement.

Parmi les livres dont nous disposons, citons: « Les grandes vacances », de Francis Ambrière, édition de luxe numérotée, au prix de 800 fr. au lieu de 1.000; « En marge des grandes vacances », du même auteur, présentant des photographies originales de Stalags et de Kommandos, de Jean A. Portier, au prix de 450 fr. au lieu de 600; « La vie de château », œuvre de notre camarade de l'Oflag X C, Antony Sternberg, au prix de 320 fr. au lieu de 400 fr.

Quelques albums de photos, de Georges Raynaud, « Je suis un prisonnier », au prix exceptionnel de 150 fr. au lieu de 425 fr.

Tous ces prix s'entendent port en sus. Une importante maison de vins fins du Bordelais réserve aux adhérents des Amicales ses prix les plus intéressants, notamment pour ses caisses réclame:

12 bouteilles: 2.800 fr.
(4 Médoc, 3 Graves, 3 Sauternes, 3 vins mousseux)
25 bouteilles: 5.850 fr.
et ses caisses familiales:
25 bouteilles: 4.700 fr.

Ces prix s'entendent franco gare destinataire contre remboursement.

D'autre part, grâce à notre camarade Gilbert, du Stalag IV B, nous pouvons vous faire adresser, directement de la propriété, une caisse de 12 bouteilles de vins d'origine sélectionnés (3 Côtes-du-Rhône, château de Cubières blanc 47; 3 Côtes-du-Rhône, château de Cubières 48; 3 Châteauneuf-du-Pape, tête de cuvée 47; 3 Tavel, classe réserve 47), au prix de 2.600 fr. départ, contre remboursement.

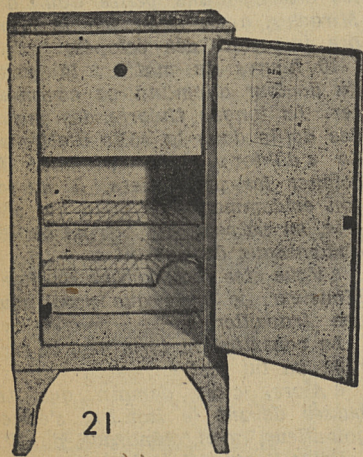
Nous sommes à votre disposition pour faire étudier toutes autres compositions de caisse à votre choix.

Adressez sans retard vos commandes à la Direction générale de l'U.N.A.C., 68, Chaussée-d'Antin, Paris (9^e).

AU GROUPEMENT ECONOMIQUE D'ACHATS

Dans nos précédents numéros, nous avons donné toutes précisions sur le fonctionnement du **Groupeement Economique d'Achats**. Le nombre sans cesse accru de nos camarades qui l'utilisent prouve qu'il présente un intérêt certain pour tous.

Ce mois-ci nous vous recommandons:



21

(21) GLACIERE inoxydale laquée blanc, présentation luxueuse; hauteur 0 m. 98; largeur 0 m. 50; profondeur 0 m. 38.
Net 14.500 fr.
EXCEPTIONNEL, PETIT REFRIGERATEUR ELECTRIQUE absolument silencieux, très faible consommation, intérieur acier inoxydale, fabrique 15 cubes de glace. Réglage thermostatique. Capacité 42 litres.
Net 33.725 fr.
(Livraison et mise en fonctionnement en sus.)
CUISINIERE, façade et côtés émail blanc, long: 0,75, foyer mixte: bois et charbon, chaudière émaillée 5 litres, poignée et barres poiles.
Net 13.025 fr.
RECHAUD A GAZ DE VILLE, tout fonte, dessus émail granité 3 feux, corps émail blanc, four à circulation renversée, intérieur émaillé garni avec plats, grille, plaque à pâtisserie (quantité limitée).
Net 5.980 fr.

CUISINIERE A GAZ, 3 feux, dessus fonte émail granité, grilles émaillées, ramasse-gouttes sous les brûleurs. Four à triples parois calorifugé, double rampe pâtisserie, rampe grillade avec plafond mobile doublé amianté, deuxième four en dessous servant de chauffefer. Exceptionnel. Net. 15.880 fr. Fournisseur n° 895. Pour la province, et sans engagement de votre part, ce fournisseur fera parvenir documents et prix de revient exact. Pour Paris et banlieue proche, livraison et pose gratuites.

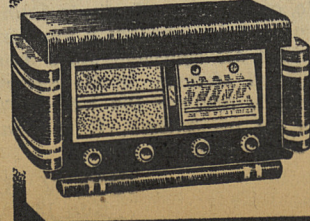
Rappelons que le G.E.A. tient toujours à la disposition de ceux de nos camarades qui n'en sont pas munis des carnets de bons d'achats comportant les adresses de ses principaux fournisseurs. Ce carnet permet à chacun d'effectuer ses achats à sa guise et dans les meilleures conditions. Les remises de 10 à 25 %, prix de gros ou de fabrication que réservent ces fournisseurs, sont faites aussitôt et sans autre formalité que la présentation des bons détachables. Ce carnet vous sera remis au siège du G.E.A., 12, rue de Paradis, Paris (10^e) ou par lettre en joignant 35 fr. en timbres. Enfin nous précisons que tous nos adhérents de province peuvent utiliser le Service d'Achats puisqu'il est simple de leur part, leur feront parvenir gratuitement tous renseignements et documents. Utilisez ce service qui vous fera toujours économiser sur tous vos achats, quel que soit l'article, 10 à 25 %.

radio Carillon

ENSEMBLE PHONO-RADIO PRIX EXCEPTIONNEL

PARIS-18^e A. NOËL CONSTRUCTEUR

Comme toujours, sans intermédiaire... directement de nos ateliers aux camarades Ex. P.G.



Nouvelles longueurs d'ondes
Nouveau poste - Nouveau cadran

CARILLON 621
ALTERNATIF - 6 LAMPES RIMLOCK
RÉGLAGE PAR CEI MAGIQUE
CADRAN MIROIR
LONG. 45 - HAUT. 29 - LARG. 25
12.600 fr.
RENDU DOMICILE... 12.900 fr.

TOUS MES APPAREILS SONT GARANTIS TROIS ANS



MAI 1945 - MAI 1950



Vivons-nous jamais plus « joli mois de mai » que celui de 1945 ? Nous nous apprêtons à tout recommencer.

Du haut d'un rocher du sud de la Saxe, nous voyions — réplique de l'exode de 1940 — la misérable procession des Allemandes poursuivant leurs hardes dans des voitures d'enfant, et des débris de la superbe Wehrmacht, poussièreux, débraillés, à la queue de convois d'auto attachées l'une à l'autre, par manque de « Benzin ». Des bandes de Vlasov razziaient la population saxonne.

Un matin même, nous vîmes passer, devant la poterne de la forteresse où nous nous sentions moins prisonniers, deux dromadaires de cirque, ou de zoo, qui traînaient les bagages d'ex-motorisés en déroute. Ils fuyaient vers l'ouest. Deux jours plus tard, ils rebroussaient chemin. Quelle revanche ! Cruelle sans doute, mais savoureuse !

A notre tour, nous primes la route, résolument vers l'ouest, nous ! Notre libération s'accomplirait par étapes.

Nous marchions vers la France. Prévoyant l'apparition des Américains, nous rencontrâmes les Russes qui jouissaient de leur victoire. Discrètement, nous poursuivîmes la marche du retour, par nos propres moyens et aussi en désarçonnant des cyclistes. Cinq jours plus tard, nous arrivions à l'entrée du pont de Chemnitz, fermée d'une corde tendue à chaque extrémité. De l'autre côté, c'étaient les Américains. Leurs camions nous attendaient.

Le 17 mai, nous nous envolâmes du champ d'aviation d'Altenburg. Trois heures après, nous atterrissions au Bourget, à demi-conscients, salués d'une Marseillaise en l'honneur de laquelle nous nous efforcions de marquer le pas. Nous étions aveuglés d'émotion : pour une allégresse de cette intensité, cinq ans d'exil, était-ce cher ? Un officier (de quelle arme ? de quel grade ? je ne sais plus) s'avance alors vers nous, radieux et pétulant :

— Mes amis, vous arrivez bien : nous avons eu de bonnes élections !

Oh ! nous parler d'élections en un tel moment ! Les Français ne sont donc pas guéris de la politique ?

Refroidis, presque tristes, nous grimpons dans un autobus qui nous emporte vers Paris. Sur tout le parcours, des bras tendus de femmes, des gestes et des cris d'amitié, regonflent notre poitrine et notre gorge d'une joie véhémente...

Il y a cinq ans ! Nous nous sentions neufs. Etions-nous confiants !

Certes, les tarifs des restaurants nous déconcertaient : un seul bon repas absorbait la prime de démobilisation !

Et nous nous accordions mal au ton des conversations : les uns étaient altérés du sang des traitres, d'autres regrettaient l'ordre antérieur à la Libération !

Nous, nous avions grand besoin d'oublier les Allemands trop longtemps et de trop près observés. Surtout, nous voulions acclimater en France notre camaraderie épurée de prétention arriviste, d'hypocrisie, de sectarisme. Nous souhaitions nous vouer, avec cette sincérité nouvelle, à tout ce que, de loin, nous avions jugé passionnant.

Parmi nous, l'opportunisme astucieux n'était pas manifesté et ses pratiquants avaient été de médiocre envergure. Au contraire, à écouter nos compatriotes retrouvés, le nombre et l'avidité des profiteurs apparaissaient, ici, terrifiants !

A ces révélations, notre joie s'éclipsait. Elle reluisait à la moindre prévenance. Notre entourage (quand il nous était resté fidèle) s'étonnait de notre torpéur, de notre désarroi, de notre insouciance. De savants spécialistes dénommaient ce trouble : la « psychose de l'internement ». J'ai soigneusement noté cette expression du Recteur de Paris qui, depuis... Ce jour-là, il s'attardait à m'expliquer, en technicien, notre aimable ramollissement, le mien et celui des étudiants qui m'étaient confiés.

Il y a de cela cinq ans. Un « lustre », comme disaient les Romains qui se livraient, tous les cinq ans, à des purifications officielles.

Nous les imitons.

Pour nous, Mai 1940 avait inauguré un lustre de tribulations ; Mai 1945, un lustre d'affranchissement et de réadaptation aux travaux pacifiques. Dans quel état d'esprit et de vigueur, nous trouvons-nous en Mai 1950 ?

Aux benjamins décidés à reprendre leurs études, la législation de 1945 accordait cinq années de mesures et d'aide spéciales. Les auteurs de ces ordonnances et arrêtés croyaient évaluer largement la durée de nos difficultés de réengrènement. S'il se fût agi de se réhabituer à la vie de 1939, le mot « réadaptation » eût été juste et le délai peut-être suffisant. Mais il fallait s'accoutumer aux changements de cinq années de crise mondiale. Et nous-mêmes avions profondément évolué.

Aujourd'hui, est hors de course le quart des rapatriés sans dommage apparent de 1945. C'est la statistique de l'Office National des Anciens Combattants.

Dans tous les hôpitaux militaires de Paris, je retrouve d'anciens prisonniers. Une assistante sociale de Percy, qui s'est beaucoup dévouée aux prisonniers, de 1940 à 1945, me signale, chaque semaine, de nouveaux « camarades » dans les pavillons où elle exerce sa bienfaisante mission... Qu'à me lire, les bien-portants n'aillent pas se découvrir des symptômes alarmants. (Non : qu'ils pensent plutôt à reconforter les hospitalisés !)

Sur le plan sentimental, il est malaisé de faire le point. Tous les drames du retour sont-ils dénoués ? Chaque cœur a-t-il, de nouveau, sa part d'amour ? Notre imagination avait tellement idéalisé les plus simples joies de l'existence ! Quel appétit d'attachement absolu, de tendre vigilance paternelle !

F.N.C.P.G. et U.N.A.C.

Toujours soucieuse de rechercher, — ainsi qu'elle l'a maintes fois montré et que l'exprimait, ici même, il y a quelques mois, notre président René Seydoux, — « les solutions qui rapprochent de préférence à celles qui divisent », l'Union Nationale des Amicales de Camps s'est fait un devoir et un plaisir de répondre à l'invitation, que lui adressait la Fédération Nationale des Combattants anciens prisonniers, à participer à son récent congrès d'Aix-les-Bains.

C'est René Seydoux qui a bien voulu représenter notre groupement à cette importante manifestation et y porter notre salut fraternel.

Et c'est également lui qui, dans notre prochain numéro, exposera ce que le « mouvement prisonnier » peut attendre d'une loyale et cordiale entente de nos deux grandes organisations.

Le courrier m'apporte à l'instant cette lettre :

Tout en envoyant à tous les camarades mon affectueux souvenir, je leur annonce que, de concert avec ma femme, ne pouvant pas avoir d'enfant à mon retour de captivité, nous avons pris une orpheline. Nous avons la joie aujourd'hui de pouvoir dire à tous que Jeannine Lazardeux est, par adoption, notre fille depuis le 23 avril 1949, et que nous sommes très heureux de notre choix.

Quel est le prisonnier qui ne retrouve pas, dans les lignes de Robert Lazardeux, du IV A, les élans de sa propre sensibilité de rapatrié ?

Il est plus facile de déterminer les différents degrés du rétablissement professionnel.

Dans des compétitions où le talent et la probité ne sont, ni les seuls, ni toujours, hélas ! les plus prompts moyens de réussir, des hommes exercés à respecter les intérêts de leurs semblables, se laissent d'abord distancer par leurs concurrents. Mais ils auront leur heure de succès, grâce à l'endurance, à la ténacité dont les a rendus capables la longue pratique de l'art de patienter.

En particulier, ceux qui, malgré les mornes corvées du Kommando, avaient eu le cran d'étudier, d'entretenir, voire de compléter leurs connaissances professionnelles, ceux-là se sont élevés, sans aide, dans la hiérarchie.

Les artistes ont approfondi leur inspiration, affiné leur sensibilité. Leurs œuvres émeuvent davantage.

Combien de bacheliers ont, depuis leur retour, conquis des grades universitaires qui les intimidaient en 1939 !

Ces cinq dernières années, j'ai suivi les études supérieures de plusieurs centaines de prisonniers dans les Facultés et les Grandes Ecoles. Partout, ils se sont montrés les plus personnels, les plus réfléchis, les plus consciencieux : « une véritable élite » m'affirmaient leurs maîtres, chaque fois que je les consultais à leur sujet.

La captivité a révélé des vocations, comme fait encore la maladie dans les hôpitaux militaires où sont rationnellement organisés des cours et des conférences. Les mêmes activités qui nous préservaient de l'abrutissant cafard re-

lèvent le moral du malade, hâtent sa guérison et le préparent à une carrière auparavant inespérée... Fructueuse similitude !

Il faut s'être trouvé démuné, isolé de son clan, exposé à la mort, ou au déshonneur, pour se connaître à fond et concevoir exactement son rôle dans la société humaine. Cinq années de ce régime modifient un caractère. Elles le trempent en lui imposant des responsabilités, à l'ordinaire rares ou étudiables.

Cinq années après le retour général, nous constatons que cet enrichissement n'a pas été illusoire, mais qu'il n'a pas été, non plus, suffisamment exploité.

Les rapatriés se sont montrés plus avides d'intimité familiale qu'ambitieux d'influence. Les dirigeants négligent ceux qui n'exigent rien.

Les Français que la guerre n'a pas éloignés de leur foyer répètent volontiers que les prisonniers (et les anciens combattants, en général) doivent se dissocier dans la masse pour en relever le niveau spirituel. Remercions-les de la flatterie par ce conseil : « Mettez donc à dissoudre un bloc de cristallin de sel dans un étang alimenté par la pluie et les sources ; l'eau en sera-t-elle longtemps moins fade ? En tout cas, le sel fondu ne se récupérera pas par évaporation, comme dans les salines... »

Sérieusement, l'intérêt général commande que, par notre cohésion, nous assurions le rayonnement de notre idéal raisonnable, de nos aspirations honnêtes.

Les divisions sociales, elles, sont périmées, stériles. En revanche, la ramification, persistant à travers le pays entier, de nos franchises amitiés qui ont aboli les préjugés de rang, d'éducation, et qui se sont étendues à nos familles, voilà l'un des plus drus courants de séve de ce mois de Mai 1950.

A nous, qui n'en doutons pas, d'en dissuader les désenchantés et de le prouver aux incroyables :

Le troisième lustre de notre aventure commence.

René Riché.

ECHOS ET NOUVELLES

Juste distinction

Au cours d'une prise d'armes, qui a eu lieu, le 27 avril, dans la cour d'honneur des Invalides, M. Louis Jacquinet, ministre des Anciens Combattants, a remis la plaque de grand-officier de la Légion d'Honneur à M. Jacques Delahoché, directeur de l'Office National des A.C. et V.G.

C'est là une juste récompense des éminents services rendus à une cause qui nous est chère par un homme au remarquable passé militaire et à l'infatigable activité civile, auprès de qui les représentants de nos associations trouvent toujours l'accueil le plus affable et le plus compréhensif.

Que M. Delahoché nous permette de lui renouveler ici l'expression de nos félicitations.

Pour nos orphelins.

Nous signalions, dans notre précédent numéro, une démarche de l'U.N.A.C. auprès de l'Office National des A.C.P.G. et ayant pour objet l'attribution, aux orphelins d'anciens P.G. décédés en captivité, la gratuité des transports durant leurs études.

Nous avons reçu de l'Office Nationale la réponse suivante qui n'apporte qu'une solution partielle du problème que nous posions et sur lequel nous nous réservons d'insister auprès des pouvoirs publics :

J'ai l'honneur de vous faire connaître que des accords intervenus en mai 1920 entre l'Office National et les réseaux de chemins de fer ont permis aux pupilles de la Nation, orphelins entièrement à la

charge de l'Office National, de bénéficier, dans certaines circonstances (voyages nécessités par des études, des vacances ou des cures justifiées) d'une réduction de 50 %.

Ces accords confirmés en 1925 n'ont pu, malgré plusieurs interventions de notre Etablissement public, être reconduits. Par ailleurs, diverses propositions de loi déposées dans ce sens n'ont pas eu de suite.

Je crois devoir vous signaler toutefois, que les pupilles de la Nation, de situation difficile, peuvent toujours obtenir de l'Office départemental dont ils dépendent une aide correspondant aux frais encourus par de tels déplacements.

Pour les vacances de nos enfants

Placement familial

Nous avons pu apprécier, l'année dernière déjà, l'effort immense fait par le département de la Sarthe pour accueillir les enfants de nos camarades, garçons et filles, âgés de 7 à 14 ans : placements excellents partout, bonne nourriture assurée, contrôle exercé par les délégués dans chaque bourg.

Devant cet effort renouvelé cette année, il importe que nous sachions d'ores et déjà le nombre d'enfants sur lequel nous pouvons compter.

Camarades, pensez aux vacances de vos enfants, à l'air pur dont ils ont besoin ; faites-les inscrire dès maintenant.

Prix de séjour exceptionnellement fixé de 150 fr. à 180 fr. par jour. Toutes inscriptions reçues à l'U.N.

A.C., 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e).

Camp sous toile

Le camp sous toile de Port-Vendres, organisé sous l'égide de l'Association des Instituteurs de notre groupement et qui a été très bien accueilli en 1949, sera transplanté cette année probablement sur les côtes de Bretagne, en un point non encore déterminé.

Ce camp, réservé aux jeunes gens et jeunes filles de 14 à 18 ans, dispose encore pour cette année de quelques places disponibles.

Prix de séjour, voyage compris, de l'ordre de 450 à 500 fr. par jour (séjour de trois semaines).

PEPITO FRAIOLI

(ex-cuisinier et tailleur au XVII B) vous réservera le meilleur accueil dans son restaurant

AU RELAIS DES ROUTIERS

72, av. de la Division-Leclerc ANTONY Prix spéciaux Berny 00-54

Vu le nombre limité de places, prière de se faire inscrire de toute urgence.

Colonies de Luc-sur-Mer et Saint-Aubin-sur-Mer

Quelques places sont encore disponibles dans les colonies de Luc-sur-Mer et Saint-Aubin-sur-Mer, pour garçons et filles d'âge scolaire. Durée du séjour : 1 mois ou 2 mois.

Prix de séjour variant entre 400 et 450 fr. par jour. Inscription d'urgence.

Nous espérons avoir prochainement des possibilités pour d'autres endroits. Renseignez-vous, dès à présent, à l'U.N.A.C., 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e).

A. et R. BARRIÈRE frères

VINS FINS ET SPIRITUEUX 41 à 45 bis, Cours du Médoc, Bordeaux Prix spéciaux aux amicalistes de la part d'Armand Barrière (Ancien de l'Oflag XVII A - Baraque 22) Représentants demandés

CHEZ LES NORMANDS

Sous l'impulsion de J. Potier, R. Boyer-Vidal et F. Rioux, ses actifs dirigeants, le groupe rouennais des anciens prisonniers de l'Oflag VI A vient d'organiser, à l'occasion du 5^e anniversaire de la libération de leur camp, un rassemblement amical qui fut une belle réussite puisqu'il réunit un grand nombre de participants venus non seulement de tous les points de Normandie mais aussi de Paris, du Nord, de l'Oise et de la Somme.

La journée débuta par une intéressante visite du port de Rouen, à bord d'un remorqueur, visite qui permit à tous de se rendre compte du remarquable effort de relève-

ment réalisé dans cette partie de la capitale normande. A vrai dire, il faut bien constater en passant que la reconstruction du reste de la ville ne semble pas progresser à la même cadence.

Un cortège se forma ensuite place du Vieux-Marché et se rendit au Monument aux Morts où une couronne fut déposée par le président de l'Association des Anciens de l'Oflag VI A, notre ami Charles Marais, en présence de M. Chastelain, ministre des Travaux publics, député-maire de Rouen ; du colonel Manceau-Denniau, commandant la 2^e subdivision militaire de Rouen ; de Julien Toucane, vice-président de l'U.N.A.C. ; de notre camarade Lebrét, vice-président de l'A.D.P.G. de la Seine-Inférieure, et d'une assistance nombreuse et recueillie.

Une messe fut ensuite dite, en l'église St-Ouen, par l'Abbé Tassel, de l'Oflag VI A, à la mémoire des victimes de la captivité. L'allocation fut prononcée par l'Abbé Hache, curé-doyen d'Aumale, ancien aumônier de l'Oflag, qui lut la liste, hélas ! trop longue des morts du camp.

Enfin, un déjeuner amical et fort bien servi, au « Soleil d'Or », à Saint-Adrien, dans la banlieue de Rouen, réunit près de cent convives qui affirmèrent par leur présence leur fidélité au souvenir et à l'esprit de camaraderie.

Ce journal est le vôtre Il sera ce que vous le ferez.

NICOLAS ancien du Stalag VC vous fleurira aux meilleures conditions chez

MARIE-ANTOINETTE Fleuriste

Marché aux Fleurs de la Madeleine, Paris (8^e)

NAISSANCE

Notre camarade Pierre Carbons a la joie de nous apprendre la naissance de son fils, Roland, le 7 janvier 1950.

Nous souhaitons longue vie et prospérité au nouveau petit V. B.

DECES

Nous avons la grande tristesse d'annoncer à nos camarades le décès de Gross Albert, survenu à Saint-Brice-en-Courcelle (Marne), à l'âge de 42 ans.

Nous avons personnellement connu notre pauvre camarade. Coiffeur à l'hôpital du Wald Hôtel, il apportait dans ses fonctions une gentillesse et un esprit de camaraderie qui faisaient de lui un garçon charmant et dévoué. Notre camarade Salles Robert, qui nous fait part de cette triste nouvelle, nous signale que, jusqu'à ses derniers moments, Gross a parlé de ses compagnons de captivité, et que son plus grand regret était de ne pas avoir revu notre très sympathique abbé Petit (il était membre de la maîtrise de l'hôpital).

Nous remercions les associations d'anciens prisonniers et anciens combattants de Saint-Brice et de Champigny, qui ont rendu les honneurs à notre regretté camarade, lors des obsèques qui ont eu lieu le 13 avril.

Le Stalag V B était représenté par nos camarades Robert Salles et Fernand Durieux (Kloster-Kasern).

Que la famille de notre regretté camarade veuille bien recevoir ici toutes nos condoléances et croire que nous prenons part à sa grande douleur.

Notre camarade Roger Saget a la douleur de nous faire part du décès de son père.

Que notre ami veuille bien trouver ici l'expression de nos sentiments attristés.

CARNET V B

VISITES

Un mois bien calme. La province ne bouge plus. Mais, quand elle bouge, elle vient de loin. En effet, nous avons eu la visite de notre ami Palisse, actuellement directeur d'une entreprise de travaux publics en Algérie. Il est venu nous aviser de son changement. Il quitte l'Algérie pour aller... au Maroc. Il pourrait profiter de son séjour dans le protectorat pour s'enquérir d'un nommé El Oued Poupas, dont l'Amicale est sans nouvelles. Le climat marocain aurait-il fait fondre notre grand argentin ? Ou aurait-il trouvé une place de Grand Eunuche chez un caïd de la région ? On se perd en conjectures.

Ce n'était pas un poisson d'avril, mais bien notre camarade Gabriel Soubirou, de Nîmes, qui a profité du 1^{er} avril pour nous rendre visite. Mais il n'y a pas que le Midi qui bouge, l'Est aussi se déplace. Devançant l'équipe de football de Reims, qui doit jouer la finale de la Coupe de France à Colombes, notre camarade Jean Didion, de Reims, est venu à nos bureaux. Il adresse son meilleur souvenir à tous les anciens du V. B.

COURRIER

Notre camarade Marcel Weil, — la mère Weil pour les amis, — nous adresse, de son lointain Strasbourg, ses bonnes amitiés. Les dentistes ne nous oublient pas. Mais nous devons à la vérité de dire que tous ceux qui travaillaient au cabinet dentaire de l'hôpital de Villingen, dentistes ou mécaniciens, furent tous de charmants camarades, et que nous gardons de tous un inoubliable souvenir.

Notre camarade Mauger, bien connu des aborigènes du camp, part au Soudan. Décidément, il y aura du « V. B. » partout. Notre pauvre planète sera bientôt trop petite devant le désir d'évasion des anciens du V. B. En fait d'évasion, nous tenons à signaler que Mauger vient de se voir décerner la Médaille des Evadés. Qu'il reçoive ici nos doubles félicitations. Pour la médaille d'abord, et pour la tournée ensuite. Car, lui, est passé au Bouthéon. Avis aux amateurs !

Notre camarade René Galmiche, ex-directeur des sports au Stalag et expert en faux en écritures du Magazin-Wohlfahrt (où sont les retouches des rentrées de couvertures ou de draps la veille

d'un « Kontrol » ? Et les fourchettes perdues et les pots cassés rentrés quand même en écritures, te rappelles-tu, ami Galmiche ? C'était quand même des moments marrants ! Et les Allemands qui n'y voyaient que du feu. Notre camarade Galmiche adresse à tous ses bonnes amitiés.

Notre camarade Pierre Campana ne nous oublie pas et nous envoie les anciens du V. B. Fidèle amicaliste, il adresse à tous, avec ses amitiés, son meilleur souvenir.

Notre camarade l'abbé Pierre Chambrillon, l'ancien et sympathique aumônier de Spaichingen, adresse son meilleur souvenir aux anciens du V. B.

Un qui a gardé un bon souvenir de l'hôpital c'est Jean Pearon, qui se rappelle au bon souvenir de tous les ex-K.-G. de lui connus et inconnus, et en particulier de Ferron et de Langevin. Ces derniers, consultés, nous chargent de dire à l'ami Pearon qu'ils se tiennent en permanence au Bouthéon. Et si, par hasard, il passait par là...

Un ancien de Tailfingen (à propos, qu'est devenu l'abbé Claudel ?), notre camarade Pierre Carbonne, adresse son amical bonjour et ses amitiés à ses vieux copains du Kommando.

Nous rappelons à ce sujet à nos camarades l'intérêt de bien vouloir signaler sur leurs lettres leur Kommando d'origine. Beaucoup de camarades nous demandent si X... n'était pas à tel Kommando, nous disent qu'ils ont connu Y... à Chosangen, etc. Pour vous rappeler au bon souvenir de vos anciens copains, donnez-nous donc votre Kommando ou votre poste au camp.

AUX KOMMANDOS D'ULM

Le 8 janvier dernier, a eu lieu le troisième banquet annuel des anciens K.G. d'Ulm.

Le Père Vernoux, aumônier, et notre camarade Aubé, ancien homme de confiance principal, présidaient ce déjeuner, pour lequel se trouvaient réunis de nombreux camarades accompagnés de leur famille.

Cette belle réunion remporta le plus vif succès, tant par le menu très copieux que par le prix que nous avait réservé le sympathique restaurateur. Certains camarades, empêchés, vinrent nous rejoindre dans l'après-midi, et chacun d'évoquer les souvenirs des bons et mauvais moments, dans la plus franche camaraderie.

Après une allocution du Père Vernoux, chacun se sépara, non sans avoir exprimé l'espoir de se retrouver, toujours aussi nombreux l'an prochain, et de maintenir la tradition de se revoir au moins une fois l'an.

Nous rappelons à tous les anciens K.G. d'Ulm que les réunions mensuelles ont lieu le premier vendredi de chaque mois, de 18 heures à 20 heures, au Restaurant Bleu, 7, rue du Marché-Saint-Honoré, et nous les invitons à venir nombreux à ces réunions. D'autre part, une sortie est prévue pour le lundi de Pentecôte.

Prochaine réunion : 2 juin.

ERRATUM

Dans la liste des maisons ayant offerts des lots pour notre tombola, nous avons oublié le nom du principal donateur.

Oublié ? Non, car il est de notoriété publique que, s'il y a des renards bleus ou argentés en gros lot, ils ne peuvent venir que de chez notre ami FAURE, fourreur, 14, rue de la Banque, Paris (2^e).

Travail soigné, présentation parfaite.

Weingarten, cure de repos

(Suite de la page 1)

Les patates, qui jouent un grand rôle, comme on le sait, dans l'alimentation du prisonnier, sont accompagnées à toutes les sauces. Les grillades ont aussi leur place, et combien de boîtes de conserves se transforment en ragouts des plus alléchants.

Un bon « Nescafé » vient clôturer ce festin vraiment inespéré.

Dès que les gamelles sont pleines, un va-et-vient s'établit avec les chambrées. Les plus valides, dans un élan de solidarité, — celle-ci d'ailleurs ne paraît pas un vain mot, — apportent cette précieuse manne à leurs camarades allongés sur leur maigre paillasse. 9 août 1942

Ce matin-là, le « Verstrauermann » réclame à cor et à cri des volontaires pour aller en corvée chez un paysan des environs. N'avez-vous pas entendu dire que la faim fait sortir le loup du bois ?

Le travail ne va certes pas manquer, à en juger par le nombre imposant des tas de gerbes disséminés dans le champ qui se trouve à proximité de la ferme.

Après avoir fourni une besogne écrasante pendant toute la matinée, notre espoir ne sera vraiment pas déçu. La patronne a fait de son mieux pour que le menu contente les plus difficiles. Effectivement, elle y est arrivée... Il faut voir avec quel solide appétit nous nous mettons à dévorer les énormes tranches de lard. Une « kossale » omelette apparaît, la

bienvenue, et ce sont des « prosit » sans fin qui viennent clôturer ce repas vraiment plantureux. Comme ils sont loin les maigres diners du Lazarett.

La patronne, dans un geste généreux, nous fait don de quelques œufs, que nous nous empressons de glisser dans nos musettes.

C'est vraiment à regret que nous reprenons le chemin du retour : à l'orée du bois, quelques frauleins en goguette dirigent sur nous des regards un peu trop compromettants. Le gardien est obligé de les rappeler à l'ordre.

À 9 heures du soir, les oiseaux ont retrouvé leur cage et, tard dans la nuit, les conversations vont leur train : les sédentaires n'en croient pas leurs oreilles.

(à suivre)

Pêle-Mêle

(Suite de la page 1)

Tous les soirs, pendant que les autres faisaient du bruit dans la chambre, un camarade, à tour de rôle, descend sous le plancher, quelques planches ayant été décollées sous un lit, et arrache une pierre au mur qui sépare du dessous de la pièce voisine où plusieurs planches ont été également décollées. Notre gardien, qui voulait un camp modèle, avait décidé entre autres de faire vider les cabinets dont la lunette était assez grande et dont la fosse donnait sur l'extérieur. Le chemin était trouvé pour le premier groupe de quatre candidats à l'évasion. Pendant une journée, nous avons évité de le salir. Tous les paysans ont bien ri de la déconiture du gardien et le menuisier du village

ajusta un nouveau siège avec une toute petite lunette à nos W.-C.

Puis, comme tout a une fin, après avoir vu défiler les restes de ce qui avait été l'orgueilleuse Wehrmacht, un premier élément motorisé français entre au village.

Il n'est pas de mots pour décrire l'émotion de ces heures inoubliables. M'adressant à l'aspirant poussiéreux qui commandait ce premier groupe, et après lui avoir servi d'interprète pour prendre contact avec les autochtones, je me vois intronisé commandant de place.

Ainsi muni de pleins pouvoirs, je lance le garde communal avec sa sonnette et un ordre impératif : livraison immédiate des armes, munitions, appareils de radio, de photo, cartes géographiques. La population, qui me connaissait, s'exécute immédiatement ; beaucoup de paysans me félicitent. Pourquoi ?

Le garde revient me trouver à la mairie, où je me suis installé, et dit qu'étant donné le bruit des chars, qui ne cessent de traverser le village au milieu de nuages de poussière, personne ne peut l'entendre. Je lui répons : « Ça ne fait rien, continue de sonner ! »

Ah, si nous avions eu tous ces chars et ces avions comme eux ! Nous sommes restés encore quelques jours au village pour faciliter l'occupation, livrer les nazis, établir aux habitants sympathiques des certificats de bonne conduite.

(à suivre)

LES BONS LIVRES

« LA GRANGE DU HASARD », de J. Desgènes (1)

Pour vous changer un peu des romans noirs et des traductions débitées au kilogramme, nous signalons à votre attention le dernier livre de notre camarade J. Desgènes.

J. Desgènes, vous le savez, est un ancien du V. B. Sous ce pseudonyme — dérivé des genêts ? — se dissimule un nom bien connu autrefois à Villingen. Les lecteurs d'« Eux et Nous », journal vosgien à grand tirage, sont familiarisés avec sa prose et savent qu'il est en train de se tailler une solide réputation littéraire.

« La Grange du Hasard », qu'il vient de faire paraître, est son troisième livre. Habitant près de Remiremont, il a pris pour étude la vie des paysans vosgiens de la montagne.

Pour parler de la terre, il faut non seulement la connaître, mais encore l'aimer. J. Desgènes, quelque peu gentleman farmer lui-même, semble posséder à fond son sujet. Son expérience personnelle, enrichie par une longue fréquentation des gens de la montagne, nous vaut le plaisir de lire une histoire simple, fraîche et dépouillée de tout artifice.

À chaque page, nous sentons transparaitre l'amour de l'auteur pour un pays qu'il connaît si bien. Qu'il nous vante tour à tour la beauté des horizons boisés ou la magnificence des vallées profondes, il excelle à nous faire goûter le charme d'une contrée autant pittoresque qu'attachante.

Mais ses dons d'observation ne sont pas seulement réservés à la nature. Par de petites scènes prises sur le vif, par des dialogues enlevés avec vivacité — et émaillés de locutions patoises — il nous dépeint les caractères de ses personnages avec une précision de clinicien.

Au rythme des saisons, nous voyons se dérouler l'existence de la famille Delmange, existence rude, faite de durs labeurs et de joies furtives. Comme partout ailleurs, la vie des paysans vosgiens est conditionnée par le climat, mais ici le relief mouvementé du sol exige des efforts plus pénibles pour un profit moindre.

Le morcellement des terres et surtout l'inclinaison des pentes ne permettent que rarement l'emploi des machines modernes. Aussi le progrès n'a allégé la peine des hommes que dans une faible mesure.

J. Desgènes, par exemple, dans un passage particulièrement bien venu, nous décrit la rentrée du foin, porté à dos d'homme, à l'aide de draps fermés en carré...

Puis, les gros travaux accomplis, arrive la mauvaise saison avec son cortège d'éléments déchainés. L'agriculteur devient alors

MAISONS RECOMMANDEES

Robert GRUNEWALD, Tailleur sur mesures et à façon, 4, rue Alexandre-Dumas, Paris (11^e).

FAURE, Fourreur, 14, rue de la Banque, Paris (2^e).

bûcheron et transporte son activité dans la forêt, cette forêt toujours présente au long du livre et qui sert de décor principal.

Au cours des longs mois d'hiver, le montagnard consent tout de même à s'accorder quelque répit. C'est la période des veillées, durant laquelle les voisins plus ou moins éloignés se rendent visite de ferme à ferme.

La relation d'une de ces réunions nous paraît un des meilleurs chapitres de l'ouvrage. On croirait y participer, tellement le tableau est vivant et fidèlement rendu.

Nous suivons ainsi la famille Delmange dans différentes circonstances de la vie, ce qui nous permet de passer en revue la plupart des coutumes en usage dans cette partie des Vosges.

Enfin l'intrigue, volontairement sobre, se noue en drame, car, que ce soit dans le milieu paysan ou autre, les humains sont toujours mus par des sentiments éternels : l'intérêt, l'amour et la haine...

Si votre bibliothèque a encore une place disponible, voilà un livre qui ne la déparera pas. Sans trop nous compromettre, nous pouvons vous en conseiller la lecture. Très vite, vous serez pris par la sincérité qui s'en dégage, par l'alternance de la poésie et du réalisme et par l'attrait d'une histoire conduite sans défaillance.

A noter, ce qui ne gêne rien, que « La Grange du Hasard », a retenu l'attention de plusieurs jurys littéraires et que, notamment, au Prix « Olivier de Serres », ce titre est resté, jusqu'au dernier tour, à égalité avec le lauréat.

Bleu des Mers du Sud
c'est une nouvelle ENCRE
Waterman
création Jif

Le Gérant : PIFFAULT

Imp. Montourcy, 4 bis, r. Nobel, Paris

(1) Editions « Eux et Nous », Remiremont.

FABRIQUE DE MEUBLES
7 ter, avenue de St-Mandé
RYSTO Raymond
EX-NO 5305
Membre de l'Amicale No 543

SALLES A MANGER CHAMBRES
A COUCHER STUDIOS
MEUBLES DE BUREAUX COMMERCIAUX TOUT CE QUI CONCERNE L'AMEUBLEMENT

Prix spéciaux aux Membres de l'Amicale
Pour tous renseignements n'hésitez pas à téléphoner ou à écrire
Tél. DIDerot 45-07
Métro : NATION